Jérusalem,

symboles et représentations dans l'Occident médiéval

André Bonnery, Mireille Mentré
Guylène Hidrio



LA MÉMOIRE DES BÂTISSEURS
JACQUES GRANCHER

D 94290462

Jérusalem
Symboles et représentations dans l'Occident médiéval

8
D 1
2000-90035

Dans la collection « Mémoire des bâtisseurs »

Le Tour de France de Limousin la Vertu, Albert Sorbier.

Compagnons et Bâtisseurs, récits, contes et légendes réunis par François Icher.

Les Confessions d'un compagnon, Toussaint Guillaumou.

Pèlerinage en art roman, André Gastaud-Jaffus.

Agricol Perdiguier, dit Avignonnais la Vertu, François Icher et Mor.

Le Tour de France de Jean Bellegarde, François Icher et Mor.

© 1998, by Jacques Grancher Éditeur, Paris.
ISBN 2-7339-0595-3 — ISSN 1264-1901.

André Bonnery, Guylène Hidrio, Mireille Mentré

Jérusalem
Symboles et représentations dans l'Occident médiéval

Directeur de collection : François Icher

Éditeur : Michel Grancher

JACQUES GRANCHER
98, rue de Vaugirard
75006 Paris

BnF
PHS

SOMMAIRE

Chaque auteur est identifié par ses initiales : A.B. pour André Bonnery ; G.H. pour Guylène Hidrio ; M.M. pour Mireille Mentré.

AVANT-PROPOS (A.B.) 9

PREMIÈRE PARTIE : ÉVOLUTION URBAINE DE JÉRUSALEM DU I^er^ AU XIII^e^ SIÈCLE (A.B.) 15

I. De la ville d'Hérode à Aelia Capitolina (-37 – 323) 17
1. Au temps d'Hérode 17
2. Jérusalem ville romaine : Aelia Capitolina 21

II. Jérusalem chrétienne et byzantine (323 – 638) 27
1. Au temps de Constantin 28
2. Au temps d'Eudocie 36
3. Sous le règne de Justinien 38

III. L'occupation perse et les restaurations de Modeste (614 – 638) 39
1. La prise de Jérusalem 39
2. Les restaurations de Modeste 40

IV. Jérusalem musulmane (638 – 1099) 42
1. Les lieux saints de l'islam 43
2. La communauté juive 45
3. Les chrétiens sous l'islam 46
4. Destruction et restauration du Saint-Sépulcre 48

V. La capitale du royaume latin (1099 – 1244) 50
1. La prise de Jérusalem par les croisés 51
2. L'organisation de la conquête 52
3. Configuration nouvelle de la ville 53
4. Le Saint-Sépulcre au temps des croisés 57
5. La fin de la Jérusalem latine 59

DEUXIÈME PARTIE : JÉRUSALEM VUE PAR LES PÈLERINS ET LES VOYAGEURS (textes présentés ou traduits par A.B.) 63

I. Les chrétiens 65
1. Le Pèlerin de Bordeaux 65
2. Égérie 67
3. Arculfe 77
4. Ernoul 97

II. Les musulmans 115
1. Maqdisi 115
2. Harawi 121

III. Les juifs 126
1. Benjamin de Tulède 126
2. Rabbi Pétachia de Ratisbonne 130

TROISIÈME PARTIE : REPRÉSENTATIONS DE LA VILLE ET DE SES MONUMENTS 133

I. Les lieux saints dans l'imaginaire médiéval (G. H.) 135
1. Pour les chrétiens 135
2. Pour les juifs 145
3. Pour les musulmans 147

II. Jérusalem et les lieux saints : le témoignage des images 152
1. Iconographie de la ville : de la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste (G.H.) 152
A. Les cartes et les plans 152
B. Jérusalem terrestre et Jérusalem céleste 158
C. Les plans d'Arculfe et de Bède 160
D. Les enluminures gothiques 162
E. Les sceaux 169
2. Les représentations du Saint-Sépulcre dans l'art (G.H.) 171
A. La substitution du Saint-Sépulcre au Temple juif 172
B. Différents types de représentations du tombeau de Jésus 176
La tombe creusée dans le roc 177
La tombe sarcophage 177

L'Anastasis westwerk des ivoires carolingiens 179
Le tombeau type « tour » ou « temple » 183
La tombe édicule 187
3. Valeur représentative des figurations anciennes de la tombe édicule (A.B.) 187

III. Les évocations architecturales du Saint-Sépulcre 204
1. Les plus anciennes constructions : avant l'an mil **(A.B.)** 204
A. Santo Stefano Rotondo à Rome 204
B. La « Sainte-Jérusalem-de-Bologne » 205
C. Les grandes églises monastiques carolingiennes, images du Saint-Sépulcre 213
2. Les copies architecturales dans le Moyen Âge central (G.H.) 224
A. Les églises dédiées au Saint-Sépulcre 225
B. Les édicules tombeaux 235

QUATRIÈME PARTIE : ÉVÉNEMENTS ET ESPÉRANCES LIÉS À JÉRUSALEM (M. M.) 239

I. Le passé de Jérusalem remémoré 242
1. Jérusalem royale 244
2. Jérusalem dévastée, relevée, révoltée 251
3. Jésus à Jérusalem 255
4. Mahomet et Jérusalem 259

II. Les temps médiévaux à Jérusalem : enjeux religieux et enjeux politiques 266

III. Jérusalem par-delà le temps 277
1. Jérusalem renaissante 279
2. Le Temple d'Ézéchiel 283
3. Le Temple messianique 287
4. La Jérusalem céleste 291

CONCLUSION (M. M. ET A. B.) 299

NOTES 303

BIBLIOGRAPHIE (G.H.) 309

AVANT-PROPOS

Un nouveau livre sur Jérusalem. Tout n'a-t-il pas été écrit sur cette ville ? Il est certain qu'il reste bien des points d'histoire à éclairer, des synthèses à reprendre et des hypothèses à échafauder mais, il faut en convenir, en s'appuyant sur des bases connues et largement exploitées. Les nouveautés, en dehors des apports de l'archéologie, sont assez rares. Mais ce livre, précisément, n'est pas une nouvelle histoire de Jérusalem et, s'il se réfère à l'archéologie, il n'apporte rien de neuf dans ce domaine. Le propos des auteurs est tout autre. Ils ont voulu montrer la perception que les Occidentaux avaient de Jérusalem à l'époque médiévale à travers les représentations qu'ils nous en ont données. Ces images sont, certes, parfois assez réalistes, mais le plus souvent elles sont idéalisées et empreintes de symbolisme, en fonction des mentalités de leurs auteurs et, naturellement, des idéologies qui ont présidé à leur élaboration.

Jérusalem. Symboles et représentations dans l'Occident médiéval. En un sens, cette synthèse est nouvelle. Elle ne rassemble certes pas la totalité des figurations de la Ville sainte et de ses monuments, car l'entreprise eût été impossible. Le présent ouvrage, destiné à un large public cultivé et curieux, pose du moins les bases d'une nouvelle approche de Jérusalem en montrant l'impact que la ville a eu dans l'imaginaire populaire en Occident. Quelques exemples significatifs suffisent pour mettre en place une problématique et ouvrir éventuellement la voie à d'autres recherches plus complètes. Ainsi, en dépit de son apparente modestie, ce livre apporte un regard inédit sur une ville que l'on considérait au Moyen Âge comme le « centre du monde » ou la « Méditerranée de la terre ».

Il était impossible de lancer le lecteur dans la découverte d'images qui représentent une ville dont la figure changeante s'inscrit dans le temps, sans se référer à son histoire. C'est la raison pour laquelle la première partie de l'ouvrage s'attache à décrire la physionomie de la cité et de ses monuments durant la période qui forme le cadre de cette étude, du IV^e^ au XIII^e^ siècle, c'est-à-dire de Constantin jusqu'au départ des Occidentaux de la capitale de leur éphémère royaume latin. Il était indispensable de fixer une chronologie, de montrer les évolutions importantes de l'urbanisme, de noter le moment de l'apparition ou des transformations des principaux monuments, tout en se référant aux meilleures sources, mais sans se lancer toutefois dans des discussions de spécialistes. Le souci de clarté et de lisibilité nous a conduits à donner peu de références en cours de texte mais les lecteurs les plus exigeants pourront toujours se reporter à l'abondante bibliographie que nous proposons en fin d'ouvrage.

Il est bien nécessaire de savoir comment la ville a évolué au cours des temps. En effet, dès les origines du christianisme, Jérusalem apparut aux disciples de Jésus comme une cité privilégiée : elle servit de cadre à la dernière prédication du Maître, à sa passion et à sa résurrection. C'est ici que naquit l'Église au jour de la Pentecôte. Bien que leur foi ne fût pas liée à des lieux précis, on ne saurait s'étonner cependant de ce que des fidèles soient accourus très tôt dans la Ville sainte, venant des contrées les plus lointaines de l'Occident, pour retrouver auprès des frères de la communauté locale les souvenirs matériels du passage du Christ.

Avec la paix accordée à l'Église par Constantin, on assiste à une véritable « monumentalisation » du souvenir. Elle s'exprime par la construction de sanctuaires en tous les lieux que l'on pouvait rattacher aux derniers instants de la vie du Christ, et surtout à sa résurrection, ainsi qu'aux premiers temps de l'Église. Dès lors, les chrétiens viennent de plus en plus

nombreux, de tout l'Occident, pour voir et vénérer les lieux saints. Le mouvement ne cesse de s'amplifier au cours du Moyen Âge, aboutissant aux croisades et à l'occupation militaire et politique de la Terre sainte.

Pour des raisons différentes, les juifs, d'abord chassés de la ville dont le Temple ne sera jamais relevé, tournent leurs regards et leurs pas vers Jérusalem, berceau de leur foi, lieu de la Promesse. Tour à tour tolérés et rejetés, quelques-uns finissent par se fixer dans un quartier où ils se regroupent et où ils accueillent leurs coreligionnaires, venus d'Occident, en pèlerinage auprès du seul vestige debout du Temple : le mur des Lamentations.

Quant aux musulmans d'Espagne, ils ont, comme leurs frères orientaux, des raisons de s'intéresser au sort de la ville où le prophète réalisa, une nuit, son voyage mystique sur l'emplacement du Temple et du rocher où Abraham accomplit son sacrifice. Là ils bâtirent la mosquée Éloignée venant, en dignité, immédiatement après celle de La Mecque. Ainsi donc, Jérusalem apparaît aux Occidentaux des trois religions comme une ville singulière, objet de quête spirituelle et, pour certains, de conquête matérielle.

C'est la raison pour laquelle la seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la présentation d'une sélection de récits de pèlerins et de voyageurs chrétiens, musulmans et juifs qui décrivent les images qu'ils ont de la ville. Celles-ci, on pourra le constater, varient en fonction de l'époque, mais aussi, naturellement, des préoccupations de l'auteur, du climat religieux et politique dans lequel il se situe. Ces représentations littéraires de Jérusalem nous ont paru constituer le complément indispensable aux représentations graphiques et plastiques. La plupart des textes que nous présentons sont méconnus du grand public, leurs traductions ne sont pas facilement accessibles. Nous avons tenu à les porter à la connaissance de nos lecteurs, sans commentaires superflus, pour les mettre directement en

contact avec l'œuvre brute, comme avec autant d'images originales. Pour rester en conformité littéraire avec l'ensemble de l'ouvrage, nous avons, dans certains cas, proposé notre propre traduction plutôt que de l'emprunter.

La troisième partie est consacrée aux représentations de la ville ou de ses monuments principaux. Il ne faut pas s'attendre à retrouver une vérité objective, au sens moderne du mot, dans ces figurations. Les cartes ont parfois des qualités esthétiques indéniables mais elles n'ont qu'une précision topographique relative, comme toutes celles du Moyen Âge. En outre, elles sont fondées, pour la plupart, sur l'hypothèse que Jérusalem est le centre du monde. Quelques figurations de la ville, comme à Sainte-Pudentienne de Rome ou sur la mosaïque de Mâdabâ (production orientale), sont peut-être assez proches de la réalité, mais à côté de cela on trouve des quantités d'images de toute évidence stéréotypées. Il en va de même avec les reproductions des monuments, au premier rang desquels le Saint-Sépulcre qui attire tout particulièrement l'attention des chrétiens et dont la figuration obéit à des codes qui n'ont rien à voir, le plus souvent, avec la réalité du modèle. Peu importe leur réalisme, l'essentiel est de comprendre dans quel but ces figurations ont été réalisées.

Mais il n'y a pas que les représentations graphiques sculptées ou gravées. Jérusalem et ses monuments ont fait également l'objet de multiples copies architecturales. Aucune n'a eu, sans doute, l'importance de celles de Lalibela, en Éthiopie, mais la « Sainte-Jérusalem-de-Bologne », avec ses monuments multiples reproduisant les lieux saints de la Passion et de la Résurrection, est un exemple très significatif des préoccupations et des réalisations des Occidentaux. À l'intention de ceux qui ne pouvaient se rendre à Jérusalem et pour mettre à la portée de tous l'image de ces lieux saints que certains avaient eu la fortune de visiter, on fabriqua une multitude de reliques imitatives qui possédaient un peu de la vertu du

modèle. Monuments somptueux, humbles édicules, copies diverses ont fixé et dirigé la piété individuelle des fidèles ou les actions liturgiques communautaires. On a peine à imaginer l'importance de ces Jérusalems, et de ces Saints-Sépulcres de substitution, dans la vie religieuse de l'Occident chrétien.

Il faut parler encore des représentations des événements dont Jérusalem fut le théâtre à travers les âges. Elles se rapportent à des faits historiques. Toutefois ces figurations sont conçues comme une relecture tardive des événements, sans aucun souci du contexte dans lequel ils se sont déroulés. D'autres images sont les témoins d'espérances que la cité sainte a suscitées. Elles se situent naturellement dans le domaine symbolique et n'ont aucun lien avec le temps. Elles peuvent mettre en scène Jérusalem renaissant après une catastrophe, ou bien encore la ville messianique avec le Temple reconstruit et le culte rétabli, ou enfin la cité mystique en laquelle Dieu règne sans partage, l'ultime demeure des élus. La présentation et l'interprétation de quelques-unes de ces images sont l'objet de la quatrième partie.

Cet ouvrage, fruit de la collaboration de trois spécialistes, de l'iconographie et de l'histoire des temps médiévaux, permettra d'acquérir la conviction, si besoin est, que Jérusalem n'a pas suscité en Occident que des aventures guerrières douteuses mais qu'elle fut aussi l'inspiratrice de démarches et de réalisations extrêmement fécondes pour l'art et pour la spiritualité.

A.B.

PREMIÈRE PARTIE

ÉVOLUTION URBAINE DE JÉRUSALEM DU Ier AU XIIIe SIÈCLE

I. DE LA VILLE D'HÉRODE À AELIA CAPITOLINA (-37 – 323) (A.B.)

Il est impossible de comprendre quelle était l'image de Jérusalem au début de la période qui nous intéresse ici sans évoquer ce qu'elle fut avant les reconstructions du IV^e^ siècle. Les interventions de Constantin ont eu pour objet de retrouver l'état de ce que l'on nommera désormais les lieux saints, essentiellement la région du Golgotha, au moment de la mort de Jésus, afin de les honorer. C'est donc la ville du I^er^ siècle de notre ère que nous allons évoquer d'abord, pour décrire ensuite les bouleversements qu'elle a subis durant les périodes qui ont suivi.

1. Au temps d'Hérode

Personnage assez énigmatique, à la fois fourbe, sans scrupules et féroce, Hérode était parvenu à se faire nommer roi de Judée par Marc Antoine en -37, à la suite d'intrigues politiques complexes. Par la suite, il n'hésita pas à faire assassiner sa femme Mariamne, le grand-père de celle-ci, le vieux roi Hyrcan II, son beau-frère, sa belle-mère, son fils aîné. Il était certainement détesté de ses sujets à cause de sa paranoïa et de sa cruauté, mais il réussit à garder la confiance des Romains, qu'il n'hésitait pas à acheter au prix de la répression de toute velléité de rébellion dans son royaume.

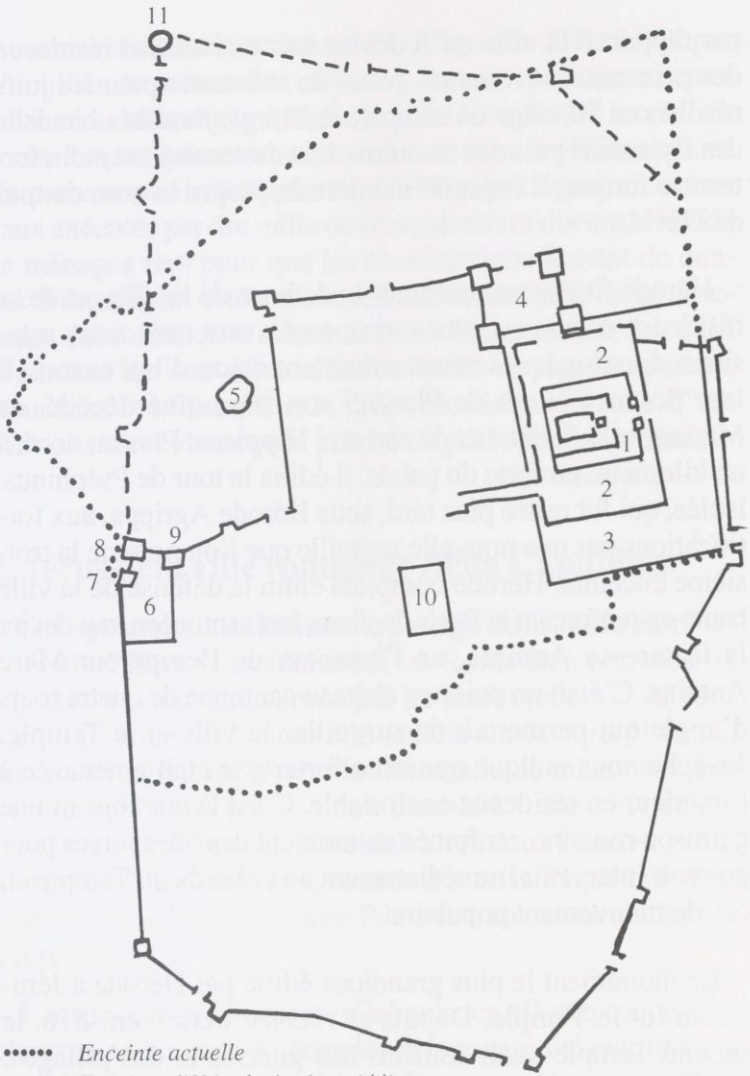
Il n'en reste pas moins qu'Hérode peut être considéré comme un bon gestionnaire et comme un grand bâtisseur qui a marqué profondément l'urbanisme de la cité. Les constructions réalisées sous son règne ont renouvelé l'aspect de Jérusalem qui portait les traces mal cicatrisées des luttes livrées par les juifs pour leur indépendance au temps des Maccabées et sous la dynastie asmonéenne, jusqu'à la conquête par Rome. La vieille capitale devient une ville brillante aux monuments

superbes, au premier rang desquels le Temple entièrement reconstruit.

Hérode appliqua sa politique de construction non seulement à Jérusalem mais à tout le pays sous sa juridiction. Il édifia des villes comme Césarée sur la côte, en l'honneur de César Auguste, où s'installa le procurateur romain, et des forteresses redoutables telles que Massada et le Hérodion, au sud de Jérusalem. Mais c'est bien dans sa capitale qu'il exerça le mieux son génie de bâtisseur. Son objectif était double : s'assurer l'admiration, sinon la reconnaissance de ses sujets peu enclins à lui obéir, renforcer la défense de la ville et prévenir ainsi les possibles révoltes des juifs, imprévisibles aux yeux de ce despote. On connaît l'importance et la qualité des travaux entrepris, grâce à l'historien juif Flavius Josèphe, un contemporain. L'archéologie confirme et, dans certains cas, précise ponctuellement ces connaissances. Cette fièvre d'urbanisation ne concerne pas seulement les bâtiments publics ; partout, dans la ville, s'élèvent de somptueuses maisons privées, révélées par les fouilles, décorées de fresques et de marbres, possédant des bains et un mobilier de qualité, comme dans les luxueuses villas de l'empire.

Il est probable que, avant de doter la ville de monuments nouveaux, Hérode s'attacha à réparer le rempart relevé par Jonathan, frère de Juda Maccabée, qui avait, depuis lors, subi le siège de Pompée en -63. Cette intervention sur la muraille n'est pas assurée mais on sait, par Josèphe, qu'Hérode se fit construire, près de la porte de Jaffa, un grand palais qui faisait l'admiration de l'historien. Il comportait deux très grandes salles dans lesquelles on pouvait disposer une centaine de lits à la romaine, des cours bordées de colonnades sur lesquelles ouvraient de nombreuses pièces, des jardins alimentés en eau par un aqueduc. Ce palais royal, protégé au nord et à l'ouest par la première enceinte, fut enfermé dans une muraille forte au sud et à l'est. Sa construction était si solide et si stratégique

Les différentes enceintes de Jérusalem



••••• *Enceinte actuelle*
– – – *Enceinte d'Hérode-Agrippa (44)*
—— *Enceinte d'Hérode, au temps du Christ*

1 - Temple
2 - Portiques
3 - Esplanade
4 - Tour Antonia
5 - Golgotha
6 - Palais d'Hérode
7 - Tour de Phasaël
8 - Tour de Hippicos
9 - Tour de Mariamne
10 - Palais des Asmonéens
11 - Tour Pséphinus

par rapport à la ville qu'il devint successivement résidence des procurateurs romains, place de résistance pour les juifs révoltés en 70, siège du camp de la *X^e legio fretensis*, citadelle des Byzantins puis des musulmans et des croisés, et enfin forteresse turque. Il reçut de manière impropre le nom de tour de David.

Hérode fit encore renforcer la défense de la ville, et de sa résidence royale au nord-ouest, en élevant trois tours massives, dont quelques restes subsistent aujourd'hui encore. Il leur donna le nom de Phasaël son frère aîné décédé, de Mariamne sa femme et de son ami Hippicos. Plus au nord, à un kilomètre environ du palais, il édifia la tour de Pséphinus, isolée, qui fut reliée plus tard, sous Hérode Agrippa, aux fortifications par une nouvelle muraille que l'on nomme la troisième enceinte. Hérode compléta enfin la défense de la ville haute en renforçant la Baris, le vieux fort asmonéen, qui devint la forteresse Antonia, en l'honneur de l'empereur Marc Antoine. C'était un puissant château cantonné de quatre tours d'angle qui permettait de surveiller la ville et le Temple. Josèphe nous indique que cette forteresse était aménagée à l'intérieur en résidence confortable. C'est là que logeait une garnison romaine, renforcée au moment des fêtes juives pour pouvoir intervenir immédiatement aux abords du Temple en cas de mouvement populaire.

Le monument le plus grandiose édifié par Hérode à Jérusalem fut le Temple. Depuis sa reconstruction en -516, le second Temple avait souffert des guerres et des pillages. Hérode ouvrit le chantier d'un troisième Temple, en -20, qu'il voulut plus grand et plus somptueux. Ce fut, en fait, l'un des monuments les plus considérables de l'Antiquité. Par des travaux de terrassement, il aménagea une plate-forme d'une superficie double de la précédente, 460 m sur 300 m environ. L'un de ses soubassements a échappé aux destructions ultérieures, c'est le fameux mur des Lamentations. Le sanctuaire

proprement dit fut terminé en dix-huit mois. Il fut édifié par un millier de prêtres, les *cohanim,* formés spécialement aux métiers du bâtiment, pour en respecter le caractère sacré. Les cours, les portiques et les esplanades en terrasses étaient entourés par une enceinte de plus de 1 500 m de longueur. Les travaux exécutés par dix mille ouvriers durèrent dix ans. Hérode ne ménagea rien pour que les constructions fussent de qualité. Il escomptait évidemment, en offrant aux juifs un tel sanctuaire, faire oublier sa soumission aux Romains et le fait qu'il avait doté les nouvelles villes de Judée de temples païens. Jésus connut le Temple et la ville rénovée par Hérode. C'est dans ce cadre urbain qu'il prêcha et qu'il subit la Passion.

2. Jérusalem ville romaine : Aelia Capitolina

Les agitations qui suivirent le partage de la Judée entre les trois fils d'Hérode conduisirent les Romains à organiser le pays en province gouvernée par un préfet procurateur résidant à Césarée, ville nouvelle établie sur la côte. Il venait cependant à Jérusalem pour les fêtes, afin de mieux veiller à l'ordre public qui pouvait être troublé à l'occasion de ces grands rassemblements. Il résidait alors dans l'ancien palais d'Hérode. C'est ainsi que, au moment de la Pâque qui vit la mort de Jésus, le préfet Ponce Pilate se trouvait naturellement à Jérusalem.

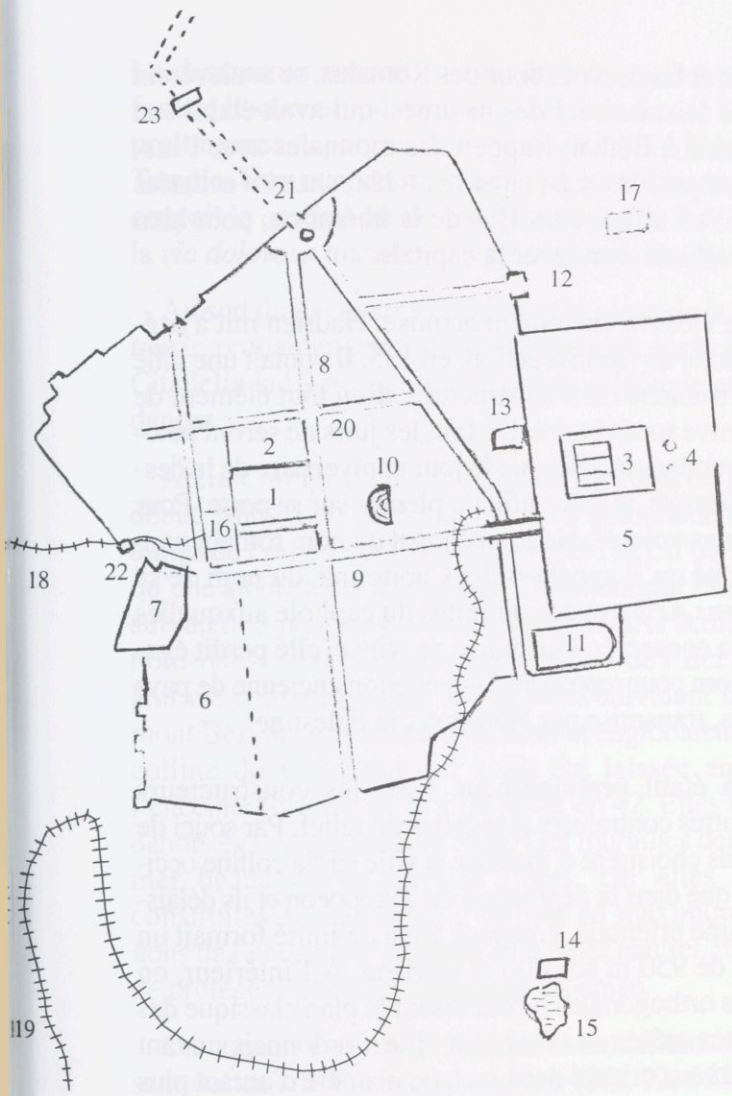
L'arrogance des Romains (Caligula, en 40, projeta de faire placer sa statue dans le Temple) et leur cupidité entraînèrent les juifs dans une nouvelle révolte contre l'occupant. Les émeutes successives se transformèrent en une guerre sans merci racontée par Flavius Josèphe, *La Guerre des juifs contre les Romains,* et par Tacite (*Histoires,* V). Au printemps 70, une puissante armée commandée par le futur empereur Titus, fils de Vespasien, campa sous les murailles de Jérusalem surpeuplée en raison de la présence de nombreux fidèles montés

au Temple pour célébrer la Pâque. La prise de la ville fut suivie d'un horrible carnage, les Romains crucifiaient ceux qui, affamés, cherchaient à s'enfuir, les zélotes tuaient sans pitié ceux qui envisageaient de se rendre. L'ennemi emporta les murailles mais les défenseurs continuèrent à résister dans le Temple et les tours les plus solides des remparts. Il fallut plus d'un mois aux Romains pour se rendre maîtres des derniers îlots de résistance.

Les représailles de Titus furent terribles. La ville fut brûlée, ses habitants massacrés ou emmenés en captivité, les habitations et les monuments qui faisaient sa gloire, le Temple notamment, rasés jusqu'aux fondations. Il ne conserva qu'une partie de l'enceinte occidentale du soubassement de l'esplanade du Temple, le mur des Lamentations, et les trois tours du palais d'Hérode, pour en faire une forteresse destinée à veiller sur le champ de ruines. Il ne subsista plus à Jérusalem qu'une garnison. Étant donné que toute reconstruction avait été interdite, il n'y avait aucun civil, sinon quelques juifs qui avaient l'autorisation de venir errer parmi les ruines et de se recueillir à l'emplacement du Temple. Le centre culturel du judaïsme fut déplacé sur la côte, à Yavné, tandis que le culte était célébré dans les synagogues du pays. Les sacrifices ne pouvant être pratiqués que dans le Temple, le culte sacrificiel fut désormais abandonné. Quant aux chrétiens, leur communauté s'était déjà réfugiée à Pella, au-delà du Jourdain, après la révolte de 66. Il est probable cependant que l'interdiction absolue de résidence ne dura pas longtemps, et que des groupes de juifs et de chrétiens revinrent bientôt s'installer dans les environs ou dans Jérusalem même.

En 130, l'empereur Hadrien vint dans la province de Judée, il visita les ruines de Jérusalem et prit la résolution de construire une ville nouvelle. Mais il ne put mettre son projet immédiatement à exécution en raison d'une violente révolte animée par Bar Kokhba. Les juifs, excédés par les mesures

Aelia Capitolina avec la muraille de Commode



1 - Forum
2 - Temple d'Aphrodite
3 - Temple du capitole
4 - Statues des empereurs
5 - Quadra
6 - Camp de la X^e légion
7 - Ancien Palais d'Hérode
8 - Cardo maximus
9 - Decumanus maximus
10 - Théâtre
11 - Cirque
12 - Arc de l'Ecce Homo
13 - Bain
14 - Bain
15 - Siloé
16 - Piscine
17 - Piscine Probatique
18 - Canal de Mamillah
19 - Aqueduc
20 - Tetrapyle
21 - Porte de Damas
22 - Porte de Jaffa ou de Bethléem
23 - Arc commémoratif de la Colonie

d'intolérance et les provocations des Romains, se soulevèrent une nouvelle fois. Le chef des insurgés, qui avait établi son quartier général à Béthar, frappait des monnaies avec l'inscription hébraïque «POUR LA LIBERTÉ DE JÉRUSALEM» et datées de l'«AN I», «AN II», «AN III» de la libération, pour bien marquer sa volonté de relever la capitale.

Après une victoire chèrement acquise, Hadrien mit à exécution son projet de reconstruction, en 135. Il voulait une ville entièrement romaine dans sa structure, d'où tout élément de population juive serait banni. De fait, les juifs ne seront autorisés à pénétrer dans la ville que le jour anniversaire de la destruction du Temple, le 9 Av, afin de pleurer sur sa perte. Pour bien marquer sa volonté, Hadrien choisit un nom romain pour la nouvelle cité qu'il appela Aelia Capitolina, du nom de sa famille, la *gens Aelia*, et des divinités du capitole auxquelles il entendait la consacrer. Quant à la province, elle perdit également son nom pour reprendre l'appellation ancienne de pays des Philistins, transmise par Hérodote, la Palestine.

Le terrain étant pratiquement vide, les constructeurs n'eurent d'autres contraintes que celles du relief. Par souci de commodité, ils choisirent d'installer la ville sur la colline occidentale ainsi que dans la dépression du Tyropoeon et ils délaissèrent la colline orientale. L'espace ainsi délimité formait un quadrilatère de 950 m sur 600 m environ. À l'intérieur, on traça des rues orthogonales reproduisant le plan classique des villes romaines créées *ex nihilo*. La ville s'ordonnait suivant un *cardo maximus* orienté nord-sud, de manière d'autant plus logique que c'était la direction naturelle de la colline et de la dépression du Tyropoeon qui la bordait à l'ouest. Son tracé a pu être facilement retrouvé. Il allait en ligne droite de la porte de Damas, au nord, à celle de Sion au sud. Les bases de colonnes que l'on peut voir dans les maisons et les boutiques qui bordent la rue actuelle, perpétuant son emplacement, sont des vestiges de la colonnade qui bordait cette artère majeure.

Le *decumanus* croisait à angle droit le *cardo* à proximité du forum. Il se confond avec le tracé de la rue de David et son prolongement, joignant la porte de Jaffa à l'esplanade du Temple. Une rue parallèle, au nord, a pu être retrouvée. Elle coupait le *cardo* à angle droit au niveau de la VII[e] station de la *via dolorosa* marquée par une colonne du Tétrapyle.

Au sud du *decumanus* on établit le camp de la *X[e] legio fretensis*, probablement fortifié. Il s'étendait sur le plateau de la Citadelle jadis occupé par le palais d'Hérode et ses dépendances.

Aelia Capitolina n'eut certainement pas de remparts au début. Mais il est probable qu'elle s'entoura de murailles au temps de l'empereur Commode (180-192), d'où les épithètes qu'elle ajouta alors à son nom : *Commodiana Pia Felix*. Elles suivaient à peu près le tracé des remparts actuels, mais au nord-ouest elles passaient par la porte de l'*Ecce Homo* qui leur est contemporaine. De là, elles suivaient la croupe du mont Bézétha en direction du nord et englobaient à l'ouest la colline du Golgotha qui avait été laissée en dehors de l'enceinte fortifiée de la ville jusqu'en 42. Elles laissaient en dehors également le mont Sion. Ces murailles devaient enfermer beaucoup de terrains libres, car elles avaient été construites avec le souci d'utiliser au maximum les fondations de l'enceinte d'Agrippa et le relief naturel, plus que celui de protéger l'espace strictement urbanisé.

On connaît l'œuvre d'Hadrien essentiellement par le passage suivant du *Chronicon pascale* (PG, 92, 613), document du VII[e] siècle, confirmé, dans quelques cas, par l'archéologie : « Ayant anéanti le Temple des juifs qui existait à Jérusalem, il fonda les deux bains publics, le théâtre, le capitole, le nymphée à quatre portiques, le dodécapylon, précédemment connu sous le vocable de Gradins, et l'esplanade quadrangulaire. Il répartit la ville en sept quartiers et constitua les amphodarques, des hommes spéciaux, à chacun desquels il assigna un quar-

tier, et jusqu'à ce jour le quartier porte le nom de l'amphodarque. À la ville même il imposa son propre nom, l'ayant appelée Aelia.»

Il importe, pour se faire une image de la ville romaine, de situer autant que possible chacun de ces monuments essentiels. On propose communément de reconnaître l'un des bains publics dans le Tyropoeon, sous l'esplanade du Temple, un autre au sud-ouest de la piscine de Siloé.

Le théâtre se trouvait certainement à l'ouest du Tyropoeon, face à l'esplanade du Temple, dans une cuvette naturelle qui avait facilité son aménagement. Eusèbe de Césarée, qui l'a vu, nous dit qu'il fut construit avec les ruines du Temple. Ce fut certainement le cas de la plupart des constructions nouvelles d'Hadrien.

À l'emplacement du Golgotha et du sépulcre de Jésus, Eusèbe de Césarée affirme que fut érigé un temple à Aphrodite dont des éléments ont été retrouvés par les fouilles. Son podium élevé recouvrait le Golgotha et dominait le *forum,* au sud.

Le nymphée à quatre portiques est celui dont parle le Pèlerin de Bordeaux, qui le situe au nord de la piscine de Siloé.

Abel pense que le dodécapylon, monument aux douze portes, connu précédemment sous le nom de Gradins, était le cirque qui avait succédé à l'hippodrome d'Hérode, à l'angle sud-ouest de l'esplanade du Temple.

L'esplanade quadrangulaire du *Chronicon,* ou *quadra,* est évidemment l'actuelle esplanade du Temple, dont l'enceinte fut restaurée par les Romains, qui rasèrent en outre, *a fundamentis,* ce qui restait des ruines du Temple. Ils détruisirent aussi la forteresse Antonia et étendirent l'esplanade sur sa moitié sud. En son centre, aux dires de Dion Cassius, l'empereur fit élever, à l'emplacement du temple d'Hérode, un sanctuaire dédié à la triade capitoline, Jupiter, Junon et Minerve, à laquelle il consacrait la cité. Devant ce capitole, à l'est, on

érigea une statue du fondateur d'Aelia près de laquelle on dressa ensuite celle d'Antonin. Elles y restèrent jusqu'à la tentative de Julien de redresser le Temple.

En dépit de ces constructions, la ville nouvelle restait, pour les Romains, une agglomération secondaire. La capitale de la province de Syrie-Palestine était toujours Césarée, au bord de mer. Pour les juifs l'antique Jérusalem était une cité interdite. Des sources talmudiques nous apprennent cependant qu'au IIIe siècle des pèlerins venaient clandestinement sur le site du Temple au péril de leur vie. Quant aux chrétiens, qui n'étaient pas frappés par cette interdiction, leur communauté devenait de plus en plus nombreuse dans la ville, ils s'intéressaient aux lieux essentiels de la passion du Christ, détruits ou bouleversés par l'urbanisation nouvelle et ils se transmettaient le souvenir de l'ancienne topographie de la ville qu'avait connue le Maître.

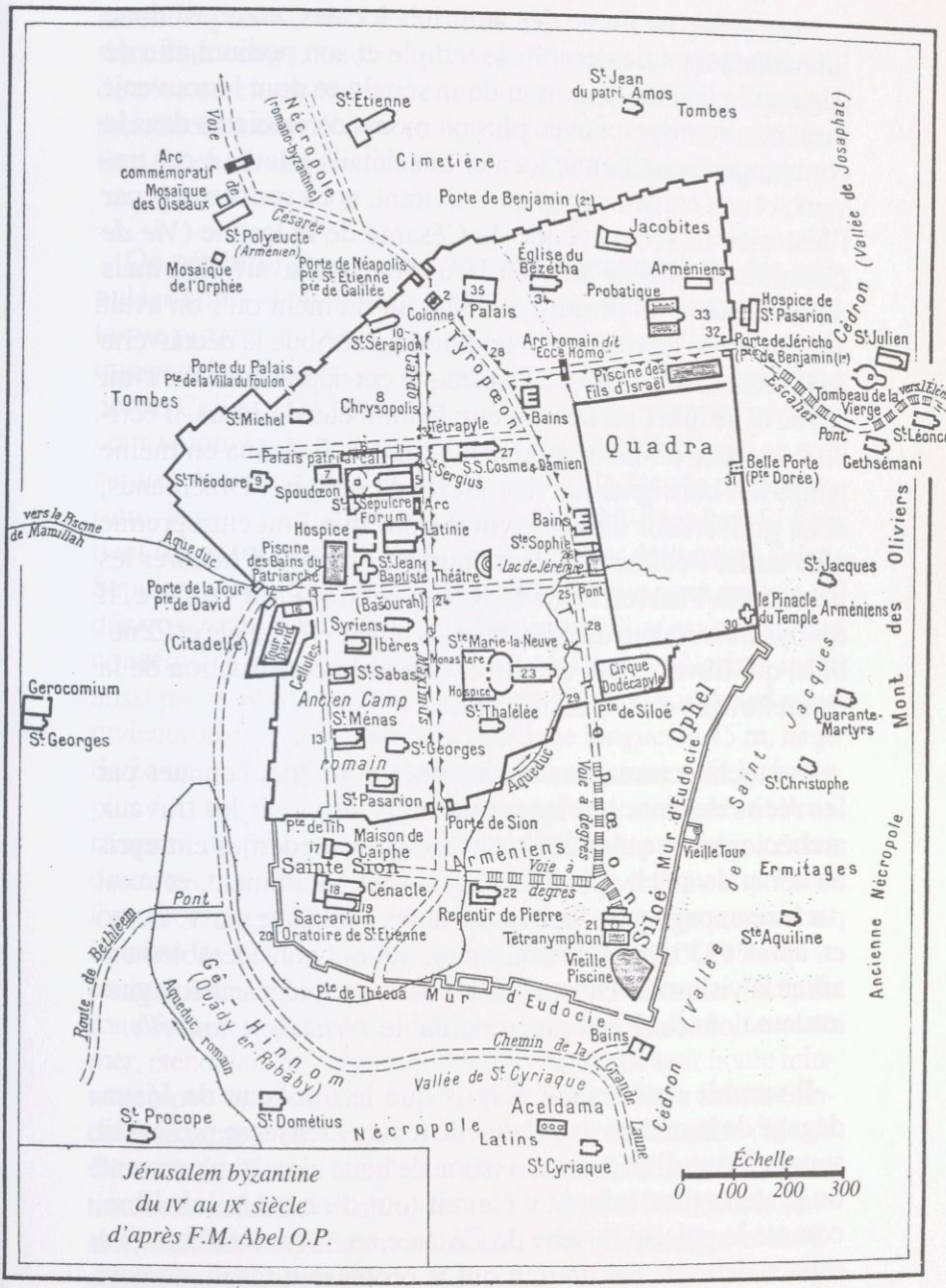
II – JÉRUSALEM CHRÉTIENNE ET BYZANTINE (323-638) (A.B.)

Les chrétiens n'avaient quitté Jérusalem que pendant un court laps de temps, durant la grande révolte qui se termina par le siège de 70. Ils revinrent dans Aelia Capitolina, et leur nombre ne fit que croître durant le IIIe siècle. La communauté eut à sa tête une suite ininterrompue d'évêques, successeurs de Jacques, et le culte chrétien était célébré dans la cité païenne. L'attrait des lieux marqués par le passage de Jésus s'exerça également sur les chrétiens des autres régions de l'empire et, très tôt, le voyage à Jérusalem s'imposa. Méliton de Sardes et Justin, dès le IIe siècle, Jules l'Africain, Clément d'Alexandrie, Origène, Pionius de Smyrne, Grégoire de Néo-Césarée et Athénadore son frère, Firmilien de Cappadoce, au IIIe siècle, vinrent ainsi à Aelia auprès de leurs frères chré-

tiens qui guidèrent leur pèlerinage, notamment sur les lieux de la Passion. L'évêque Alexandre de Cappadoce resta même dans la ville où il fut désigné comme successeur de Narcisse sur le siège de Jacques (Eusèbe, *Démonstr. évang.* 6, 18-23 ; 7, 2-14). Jérôme, dans une lettre à Paula, résume ce mouvement de pèlerins des premiers siècles : « Il serait long d'énumérer chronologiquement, depuis l'ascension du Seigneur jusqu'à ce jour, les évêques, les martyrs, les docteurs de l'Église qui vinrent à Jérusalem, estimant avoir moins de religion, moins de science, une pratique imparfaite des vertus, s'ils n'avaient pas adoré le Christ aux lieux où l'Évangile commença à rayonner sur le gibet. » (Ep. 46, 9)

1- Au temps de Constantin

Il ne faut donc pas s'étonner, dans ce contexte, de la venue d'Hélène, mère de Constantin, à Jérusalem, et de l'action qu'elle entreprit ici. Cependant son voyage se fit dans une ambiance toute différente de celle des pèlerins des IIe et IIIe siècles. Depuis 314, les chrétiens pouvaient pratiquer librement une religion reconnue officiellement par l'État. En 325 fut réuni un premier concile œcuménique à l'initiative de Constantin qui, depuis l'année précédente, régnait sans partage sur l'empire. Parmi les participants on notait la présence de l'évêque de Jérusalem, Macaire. Demandant l'application des lois promulguées par Constantin, relatives à la restitution des églises confisquées et des *loca sancta,* les lieux consacrés à la mémoire des martyrs, il obtint sans mal, au lendemain du concile, l'autorisation de démolir le temple païen qui recouvrait le Golgotha où Jésus avait été mis à mort, et l'emplacement voisin de sa sépulture. Parmi tous les lieux saints, celui-ci était le plus précieux pour les chrétiens car il était relié directement au fondement de la première prédication : « Si Christ n'est pas ressucité, vide alors est notre message, vide aussi est votre foi. » (I. Cor. 15, 12)



Jérusalem byzantine du IVe au IXe siècle d'après F.M. Abel O.P.

Macaire, avec l'aide des autorités locales, entreprit donc immédiatement de démolir le temple et son podium afin de dégager le lieu de la mort et de la sépulture dont le souvenir avait pu se conserver avec plus ou moins de précision dans la communauté chrétienne locale. Les détails relatifs à ces travaux, et aux constructions qui suivirent, nous sont connus par l'historien Eusèbe, évêque de Césarée de Palestine (*Vie de Constantin*). Hélène arriva à Jérusalem, qui avait désormais retrouvé son nom primitif, en 326, au moment où l'on avait atteint la base du rocher. La tradition lui attribue la découverte de la vraie Croix. Lorsque Constantin eut appris que l'on avait retrouvé ce que l'on pensait être le tombeau de Jésus, il écrivit une lettre à Macaire pour le féliciter. Il donna en même temps des consignes au vice-préfet du prétoire, Dracilianus, et au gouverneur de la province pour que l'on entreprenne sans tarder l'édification de monuments dignes d'honorer les lieux de la Passion et de la Résurrection. Pour ce faire, il envoya à Jérusalem deux architectes réputés, Eusthate et Zénobius, qui travaillaient à cette époque à la construction de la nouvelle ville de Constantinople.

Les architectures constantiniennes nous sont connues par les récits de ceux qui les virent mais aussi par les travaux archéologiques et les études historiques modernes entrepris au début du siècle, par Vincent et Abel notamment, et aussi par les campagnes de fouilles des années soixante par V. Corbo et, après 1970, par Ch. Coüasnon, qui ont considérablement affiné la vision des choses que les deux premiers archéologues avaient donnée dans l'incontournable *Jérusalem nouvelle.*

Il semble maintenant acquis que le tombeau de Jésus, dégagé de la colline dans laquelle il était creusé, se présentait sous la forme d'un *tegurium* (sorte de hutte circulaire), comme on le verra plus loin, et s'élevait tout d'abord à l'air libre, comme le précise Eusèbe de Césarée en 337, au milieu d'un espace délimité par un mur qui le protégeait. Ce monument

essentiel, conservé comme témoin précieux de la résurrection, était conçu, au dire d'Eusèbe, comme la tête (*képhalê*), de tout un ensemble d'architectures grandioses ordonnées rationnellement d'ouest en est, depuis le *tegurium* en direction du *cardo maximus* où se trouvait l'entrée principale.

On pénétrait dans cet ensemble monumental par des propylées situés dans l'alignement de la colonnade qui bordait la rue principale. Au-delà, quelques marches d'escalier rattrapaient les différences de niveau et conduisaient à une triple porte. Celle-ci franchie, on parvenait à un premier *atrium,* cour entourée de galeries à colonnes avec un bassin en son centre. À l'ouest de l'*atrium,* s'élevait la façade du Martyrium, la première église du groupe du Saint-Sépulcre. Si l'on peut retrouver, dans les bâtiments proches de l'actuel Saint-Sépulcre, des éléments des constructions que nous venons de décrire, rien ne subsiste du Martyrium. Il n'est connu par conséquent que par Eusèbe et les récits des pèlerins, mais aussi par le dessin de la mosaïque de Mâdabâ sur lequel nous reviendrons. Il s'agissait d'une basilique longue de 45 m, large de 26 m, comportant une nef centrale et quatre nefs latérales plus étroites, délimitées par deux rangées de colonnes et deux rangées de piliers carrés. On y pénétrait par trois portes ouvertes dans la façade, à l'est. L'abside à l'ouest abritait l'autel et les gradins du *presbyterium,* au centre desquels était le trône de l'évêque. « La surface intérieure de la bâtisse se cachait sous des plaques de marbre polychrome *[...]* le plafond était orné de caissons sculptés qui, semblables à une vaste mer, étendaient au-dessus de toute la basilique leur houle ininterrompue et l'or brillant dont ils étaient revêtus faisait étinceler le temple entier de mille reflets », selon Eusèbe (*Vie de Constantin,* 2, 38). L'église s'élevait au-dessus de l'excavation dans laquelle on aurait trouvé la Croix. Dédiée à la passion du Sauveur, elle était l'*ecclesia* de Jérusalem, c'est-à-dire sa cathédrale.

Par deux portes ouvertes de part et d'autre de l'abside, on pénétrait dans l'*atrium* intérieur que l'on pouvait rejoindre toutefois directement par des galeries latérales qui longeaient la basilique au nord et au sud, sans avoir à la traverser et à perturber les offices qui s'y déroulaient. Cette cour était entourée de portiques sur trois côtés seulement, car le chevet du Martyrium était dégagé complètement. À l'angle sud-est de cet espace, régularisé par les terrassiers, on avait gardé une saillie du roc du Golgotha, analogue à celle dans laquelle se trouvait la grotte sépulcrale. Elle conservait à sa surface les fissures dans lesquelles on pensait que la Croix avait été plantée. En souvenir de l'instrument du supplice de Jésus, on avait disposé sur ce socle rocheux, haut de 4,50 m, une croix de métal précieux décorée de pierres et abritée des intempéries par un *ciborium.*

Un peu plus tard, on jugea bon de remplacer la cour occidentale, dans laquelle se dressait l'édicule du Sépulcre, par une église de plan circulaire, à l'imitation des mausolées impériaux. Le monument, que l'on nomma désormais l'Anastasis, en souvenir de la résurrection du Sauveur, était terminé en 380. Il comportait une nef annulaire de 38 m de diamètre environ, permettant la circulation des pèlerins autour du saint tombeau. Elle était séparée de l'espace circulaire qui enfermait le *tegurium* par une rangée de colonnes puissantes qui supportaient la coupole couvrant l'ensemble du monument. Au-dessus de la nef annulaire, courait, à l'étage, une galerie ouverte elle aussi sur l'espace central, supportée par un cercle de colonnes. L'ensemble monumental, constitué par les deux *atria,* le Martyrium, l'Anastasis, les passages latéraux, était enfermé dans un périmètre d'environ 132 m de long sur 28 m de large.

Sur le flanc sud de la rotonde, mais à l'extérieur du périmètre des monuments décrits, fut construit le baptistère, ensemble de pièces agencées de manière à faciliter la circulation autour de la piscine baptismale en porphyre, au cours